

tille, comme seul descendant légitime du roi de Castille; don Sancho IV, son bisaïeul (*).

Il était appuyé dans ses prétentions par tous les mécontents; car tous ceux qui avaient reçu des faveurs de don Pedro, ou qui, par sa mort, avaient perdu quelque charge ou quelque avantage, favorisaient les adversaires de don Enrique. Les Portugais s'étaient emparés de Ciudad Rodrigo, d'où ils faisaient des courses sur les terres de Castille; pillant les campagnes, incendiant les villages. Don Enrique, pour mettre un terme à ces dévastations, avait été, dans les premiers jours de 1370, assiéger cette ville; mais il l'avait trouvée mieux défendue qu'il ne l'avait espéré. Le siège avait traîné en longueur, et les pluies abondantes qui accompagnèrent le commencement de cette année l'avaient contraint à abandonner cette entreprise. Il se retira à Medina del Campo, et les cortès, qu'il réunit dans cette ville, lui accordèrent des subsides pour l'aider à achever le paiement de ce qui était dû aux troupes étrangères, afin de pouvoir les congédier. Du Guesclin reçut pour lui seul 120,000 doubles d'or, indépendamment des seigneuries de Soria, d'Almazan, d'Atienza, de Montagudo et de Seron, qui lui furent données, et qu'il revendit au roi don Enrique, en 1374, moyennant 240,000 doubles d'or. C'étaient des sommes immenses pour cette époque; mais on ne pouvait acheter assez cher les secours d'un guerrier qui était l'arbitre de la paix et de la guerre. Ainsi, au moment où don Enrique fut obligé de se priver des services de du Guesclin, le roi d'Aragon, qui avait la guerre à soutenir en Sardaigne, négociait avec ce capitaine afin qu'il consentît à se charger de cette expédition. Mais le roi Charles V ayant besoin de son service, le rappela en France, et lui donna l'épée de con-

nétable, que venait de remettre le seigneur de Fiennes. Dès que la saison permit d'entrer en campagne, don Enrique chargea son frère don Tello d'aller en Galice, et de se joindre au chef de cette province, Pedro Ruiz de Sarmiento, afin d'arrêter les progrès des Portugais, qui s'étaient rendus maîtres de Compostelle, de Tuy et du port de la Corogne. Mais don Tello fut atteint d'une maladie qui fit des progrès rapides, et qui l'enleva le 15 octobre de cette année 1370. Ce prince avait plus d'une fois donné des preuves d'un caractère inquiet et jaloux. On l'a soupçonné d'avoir été la cause volontaire de la défaite de Nájara. Pendant le siège de Tolède, il détermina plusieurs villes à se livrer au roi de Navarre. Sa mort, loin d'être une perte pour don Enrique, le délivrait probablement de bien des embarras; aussi quelques personnes prétendirent qu'elle n'était pas naturelle, et l'on répéta que don Tello avait été empoisonné. Néanmoins, cette accusation est repoussée par tous les écrivains sérieux. Les avantages qui résultèrent pour don Enrique de cette mort prématurée, furent les seuls motifs qui la lui firent attribuer. Il hérita des seigneuries de Biscaye et de Lara, qu'il donna à don Juan, son héritier présomptif, et depuis cette époque ces domaines n'ont plus été séparés de la couronne de Castille. Au reste, la mort de don Tello ne nuisit en aucune manière aux opérations de la guerre. La flotte castillane remporta des avantages sur celle du Portugal, et Pedro Ruiz de Sarmiento battit Ferdinand de Castro, qui était en Galice le soutien principal du parti portugais. Le roi don Ferdinand de Portugal, dégoûté de la guerre par tous ces mauvais succès, prêta l'oreille aux propositions de paix qui lui étaient faites. Il fut convenu qu'il remettrait au roi don Enrique les villes dont il s'était emparé, et qu'il épouserait dona Leonor, fille de ce roi; mais il n'exécuta qu'une partie de ce traité. Afin de prouver son désir de vivre à l'avenir en bonne intelligence avec la Castille, il restitua

(*) Doña Beatriz, fille de don Sancho IV, et sœur de Ferdinand l'Ajourné, avait été mariée à don Alphonse, roi de Portugal; de cette union était né don Pedro le Justicier père de don Ferdinand.

les villes qu'il avait prises; mais il s'excusa de ne pouvoir épouser doña Leonor, parce que déjà il avait contracté des engagements avec doña Leonor Téllez de Menezes. Don Enrique accepta ces excuses, en répondant que sa fille ne manquerait pas de maris. Cette paix, au reste, n'eut que peu de durée. L'année suivante (1373), les Portugais arrêterent dans les eaux de Lisbonne quelques navires qui étaient sortis des ports de la Biscaye et des Asturies; chargés de fer et d'acier. Cette agression, dont on ne donnait aucun prétexte, ralluma la guerre entre les deux royaumes. Don Enrique s'empara de Viseo. Il alla même assiéger Lisbonne, brûla dans le Tage beaucoup de vaisseaux portugais, et il reprit ceux dont la capture avait été la cause de la guerre. Enfin le cardinal Guido de Bologne, légat du pape, s'entremît pour amener un arrangement entre les deux rois. Cette fois, une paix plus stable fut conclue; et, pour lui donner de nouvelles chances de durée, on maria don Sancho, comte d'Albuquerque, avec doña Beatrix, sœur du roi Ferdinand de Portugal, et l'on fiança doña Isabelle, fille naturelle du même prince, avec don Alonzo, comte de Gijón, fils bâtard du roi de Castille. Il fut aussi convenu qu'on chasserait de Portugal les seigneurs castillans bannis ou mécontents qui s'y étaient réfugiés au nombre de plus de cinq cents. C'est ainsi que don Enrique affermissait sa couronne par des guerres heureuses et par sa modération dans la victoire. Une fois cependant il oublia cet esprit de douceur qui fit chérir sa domination, et qui fit oublier qu'un fratricide lui avait aplani le chemin du trône. Don Pedro le Cruel, avant de partir pour secourir Tolède, avait renfermé dans Carmona ses trésors et ses enfants, à l'exception de doña Costanza et de doña Isabelle, ses filles aînées, qu'il avait laissées à Bayonne. Elles étaient restées comme otages entre les mains du prince de Galles, pour lui assurer le paiement des sommes qui lui étaient dues. Don Pedro avait confié la garde de Carmona à Martin Lopez

de Cordoba, qui se disait maître de Calatrava. Après la mort de don Tello, cette ville avait été sommée de se rendre; mais le gouverneur avait refusé de reconnaître la souveraineté de don Enrique, et celui-ci, qui ne se trouvait pas en mesure d'assiéger une place aussi forte, s'était borné à laisser dans les environs quelques corps de troupes pour tenir la garnison en respect. Cet état de choses dura deux années. Mais quand les trêves conclues avec le roi de Grenade permirent à don Enrique de disposer de forces considérables, il vint, au commencement du printemps de 1371, attaquer Carmona. Il employa pour la réduire tous les moyens en usage à cette époque; mais les assiégés se défendaient avec courage. Don Enrique, désireux d'en finir promptement, essaya de les surprendre. Quarante hommes d'armes profitèrent de l'obscurité de la nuit pour escalader une tour; mais les sentinelles ayant entendu quelque bruit, donnèrent l'alarme. Toute la garnison accourut, on brisa les échelles, et ces hommes, que l'on n'avait pas fait soutenir assez promptement, se trouvèrent si vivement pressés, qu'ils furent obligés de se rendre. Martin Lopez de Cordoba les ayant fait renfermer dans un préau, les y fit tous massacrer de la manière la plus cruelle, à coups d'épée et à coups de lance. Cet acte de férocité causa beaucoup de chagrin au roi. Il voulut que les attaques fussent poussées avec encore plus de vigueur. Bientôt les assiégés, réduits aux dernières extrémités, se virent contraints à capituler. En l'absence du roi, qui était retourné à Séville, ce fut le maître de Saint-Jacques qui arrêta les conditions de la reddition. Il accorda la vie sauve à don Martin Lopez de Cordoba. Mais don Enrique ne ratifia pas cette convention; il fit mettre don Martin à mort, malgré les réclamations du maître de Saint-Jacques, qui lui reprochait cette violation de la foi due aux traités. Les enfants de don Pedro furent envoyés à Tolède, et ils y furent retenus prisonniers.

Toutes les entreprises de don Enri-

que avaient une heureuse issue, et quelquefois la fortune le favorisa au delà de ses espérances. En 1372, il avait envoyé sa flotte pour aider les Français qui faisaient la guerre en Guienne. Son amiral Ambrosio Bocanegra, qui la commandait, attaqua l'escadre anglaise. Il la mit en déroute, prit ou détruisit tous les bâtiments qui la composaient, et il prit notamment celui qui portait le comte de Pembrock, commandant de l'expédition, et celui qui était chargé du trésor destiné au paiement des troupes.

Il eut le même bonheur dans les guerres qu'il soutint contre la Navarre et contre l'Aragon. Don Pedro le Cérémonieux se plaignait de ce que don Enrique refusait de lui donner le royaume de Murcie et plusieurs villes qu'il avait promis de lui livrer s'il parvenait à conquérir la couronne de Castille. Don Enrique répondait qu'à la vérité cette convention avait été faite entre eux, mais qu'il ne l'avait consentie qu'à la condition que le roi d'Aragon l'assisterait de tous ses efforts; que don Pedro, loin d'avoir rempli cet engagement, s'était ligué avec ses ennemis et avait voulu lui interdire le passage lorsqu'il était revenu de France pour entrer une seconde fois en Castille. Au reste, il demandait pour son fils don Juan la main de l'infante d'Aragon, Leonor. Le duc d'Anjou et Guido de Bologne, légat du pape, firent tous leurs efforts pour terminer le différend qui divisait ces deux rois, et le jour de la Pentecôte de l'année 1374, une trêve fut conclue. Il fut convenu que don Pedro donnerait sa fille pour femme à don Juan, héritier présomptif du trône de Castille.

Il restait encore à don Enrique un ennemi à combattre, et ce n'était pas le moins redoutable. Jean de Gand, quatrième fils du roi Édouard d'Angleterre, avait épousé en premières noces la fille de Henri, qui, d'abord comte de Derby, était ensuite devenu duc de Lancastre. Jean de Gand, lorsque son beau-père était mort, en 1361, avait hérité du titre de duc de Lancastre. En 1371, il était venu prendre le gouver-

nement de la Guienne, où la maladie du prince de Galles, son frère aîné, avait grandement compromis les affaires des Anglais. A cette époque, le duc de Lancastre était veuf; il trouva à Bayonne les deux filles de don Pedro le Cruel; il épousa doña Costanza, qui était l'aînée, et se prévalut de ce que le testament de don Pedro la déclarait héritière du trône, et de ce que ses droits avaient été reconnus dans les cortès de Séville, en 1362. La seconde, doña Isabelle, fut mariée à Edmond de Langley, comte de Cambridge, cinquième fils du roi Édouard d'Angleterre. Ces alliances ne laisserent pas d'inquiéter don Enrique; mais, jusqu'à l'année 1374, le duc de Lancastre se borna à prendre le titre de roi de Castille, sans recourir aux armes. Il se contenta de solliciter l'alliance des rois de Navarre et d'Aragon; mais, au commencement de 1374, il rassembla en Angleterre une armée de trois mille cavaliers et dix mille fantassins. Il ne voulut pas que cette armée fût conduite par mer en Guienne, dans la crainte qu'elle n'éprouvât le sort de l'expédition commandée par le comte de Pembrock. Il alla donc débarquer à Calais, où les secours que lui donna le duc de Bretagne portèrent ses forces à trente mille hommes. Au bruit de cet armement, don Enrique s'empressa de rassembler des troupes à Burgos. Les seigneurs qui, jusqu'à ce moment, lui avaient été hostiles, se hâtèrent de venir le servir. La crainte de voir la couronne passer sur une tête étrangère rallia tous les partis autour de lui. Cependant un accident déplorable fut causé par ce rassemblement: une rixe s'éleva entre des soldats relativement aux logements qui leur étaient donnés. Le comte Sancho d'Albuquerque, frère du roi, voulut intervenir pour séparer les combattants. Il mit à la hâte des armes qui n'étaient pas les siennes. Ce changement empêcha qu'on ne le reconnût. Un homme d'armes lui porta un coup de lance qui l'atteignit dans l'œil. Le fer pénétra jusqu'au cerveau, et don Sancho expira presque à l'in-

tant (*). Ainsi, des huit fils que don Alphonse le Vengeur avait laissés, un seul vivait encore. Don Fernand de Ledesma était mort de maladie en 1350, peu de temps après son père. Le maître de Saint-Jacques, don Fadrique, avait été assassiné par l'ordre de son frère, don Pedro le Cruel, le 29 mai 1358. Les deux plus jeunes avaient également été mis à mort par son ordre dans le courant de l'année 1359. Don Tello, seigneur d'Aguilar, était mort de maladie le 15 octobre 1370. Don Pedro le Cruel avait reçu, de la main de son frère, le châtimement de ses crimes, le 23 mars 1369. Don Sancho, comte d'Albuquerque, venait de périr dans une émeute, le 19 février 1374. Il ne restait plus que don Enrique. Ce prince fut vivement affecté de ce funeste événement. Il ordonna que les personnes qui avaient commis le meurtre fussent livrées à la justice; mais elles avaient pris la fuite, et il ne fut possible de les condamner que par contumace.

L'armée que don Enrique avait rassemblée n'était pas très-nombreuse. Elle ne s'élevait qu'à 1,200 cavaliers et 5,000 fantassins; mais c'étaient tous des soldats d'élite. Ils se mirent en marche et allèrent se poster à Bañares, afin d'être à même de se porter du côté où le danger serait le plus pressant; mais ils n'eurent pas besoin de combattre, et l'entreprise menaçante du duc de Lancastre s'évanouit en fumée. Il était débarqué à Calais, et, pour arriver en Espagne, il fallait qu'il traversât toute la France. Deux armées françaises, commandées par le duc de Bourgogne et par l'amiral Jean de Vienne, ne cherchèrent pas à lui disputer le passage. Elles se bornèrent à le harceler sans lui laisser de relâche, en sorte que lorsqu'il arriva à Bordeaux, son armée se trouva réduite à 6,000 hommes, en fort mauvais état et incapables de rien entreprendre. Le duc de Lancastre fit réclamer des se-

cours des rois de Navarre et d'Aragon; mais ces princes ne voulurent pas s'engager dans une guerre dont le succès leur paraissait fort incertain. Le duc de Lancastre fut donc obligé de repasser honteusement la mer sans avoir pu rien entreprendre. Quand l'armée anglaise fut entièrement ruinée, le duc d'Anjou fit demander à don Enrique de venir mettre le siège devant Bayonne. Le roi de Castille établit son camp sous les murs de cette ville. Il y resta quelque temps. Mais comme le duc d'Anjou, occupé lui-même au siège de Montauban, ne pouvait lui envoyer les troupes qu'il lui avait promises, et que l'abondance des pluies et la rareté des vivres faisaient beaucoup souffrir son armée, il retourna en Castille, délivré de toute inquiétude relativement aux prétentions de Jean de Gand.

Le roi d'Aragon ne jouissait pas de la même tranquillité. Il avait vu se relever un ancien ennemi. On se rappelle comment don Pedro le Cérémonieux avait dépouillé son beau-frère du royaume de Majorque. A la même bataille où ce malheureux prince était mort en combattant, son fils, l'infant de Majorque, avait été fait prisonnier. Il avait été retenu à Barcelone dans une étroite captivité. Enfin, en 1362, après une détention de treize années, il s'était procuré des armes, et était parvenu à s'échapper en poignardant ses geôliers. Don Pedro s'en était peu inquiété, parce que sa domination à Majorque et dans le Roussillon était solidement établie; mais, lorsque don Pedro se fut montré favorable aux Anglais, et qu'il eut fait alliance avec le prince de Galles et avec le duc de Lancastre, les Français vinrent au secours de l'infant de Majorque. En 1374, ce prince entra dans le Roussillon et dans le comté d'Urgel, à la tête de mille lances. L'année suivante, il pénétra dans l'Aragon; mais cette agression n'eut pas de succès. Manquant de vivres, et vivement pressé par les troupes aragonaises, il fut heureux de trouver un refuge sur les terres de Castille. Il y était à peine, qu'il fut atteint d'une fièvre qui l'enleva en peu de jours. Sa sœur Isabelle,

(*) Selon Lopez de Ayala, le dimanche 19 mars, suivant une lettre de don Enrique rapportée par Cascales, le 19 février 1374.

veuve du marquis de Montferrat, l'avait accompagné dans cette expédition. Elle se mit à la tête de son armée, la reconquit en France, et céda tous les droits qu'elle avait sur les États de son père au duc d'Anjou, qui se mit aussitôt en mesure de les faire valoir. Il leva des troupes, et arma quarante galères; mais ces préparatifs restèrent sans emploi. On présume que le duc d'Anjou renonça à ses prétentions pour obliger don Enrique, qui le lui demandait. Quoi qu'il en soit, cette année la paix fut définitivement conclue entre l'Aragon et la Castille. Le mariage entre l'infant don Juan et doña Leonor d'Aragon fut réalisé. A la même époque, l'infant Charles, fils du roi de Navarre, épousa doña Leonor, fille du roi don Enrique. Cette dernière union n'empêcha pas la guerre d'éclater, trois années plus tard, entre la Castille et la Navarre. Charles le Mauvais ayant fait un nouveau traité d'alliance avec les Anglais, le roi de France ne se borna pas à lui faire la guerre; il engagea aussi don Enrique à entrer en Navarre. Charles le Mauvais, pressé des deux côtés des Pyrénées par deux ennemis également puissants, fut obligé de renoncer à la ligue anglaise et de demander la paix, qui lui fut accordée. Il y avait peu de temps qu'elle était conclue, lorsque don Enrique tomba malade à Saint-Dominique de la Chaussée, où il mourut, le dimanche 29 mai 1379. Aux yeux de certaines gens, la mort d'un prince n'a jamais été naturelle; aussi quelques historiens racontent-ils sérieusement que ce roi est mort empoisonné. Le roi Mohammed, disent-ils, voyant qu'il ne restait plus à don Enrique d'ennemis à combattre, craignit qu'il ne tournât vers Grenade la puissance de ses armes. Pour conjurer ce danger, il lui fit offrir, par un Maure qui s'était réfugié à sa cour, une paire de bottines d'un travail précieux. Mais elles contenaient un poison subtil. Le roi tomba malade le jour même qu'il les mit, et il mourut dix jours plus tard. Pour juger avec impartialité la conduite de don Enrique, il suffit de se

rappeler qu'il a trouvé la Castille remplie de troubles et de dissensions, qu'il l'a laissée tranquille et florissante; qu'en aucune circonstance il ne s'est laissé abattre par l'adversité; qu'il ne s'est jamais enorgueilli de la bonne fortune. Il s'est montré libéral à l'égard, et il a partagé, peut-être avec trop de prodigalité, les fruits de la victoire entre ceux qui l'entouraient; en sorte que les seigneuries qu'il avait distribuées requerront le nom spécial de donations de Henri (donaciones Enriqueñas), et furent soumises à un droit particulier. On décida qu'elles ne seraient transmissibles qu'en ligne directe, et ne passeraient jamais aux collatéraux; de cette manière, en peu de temps, elles ont presque toutes fait retour à la couronne.

La reine doña Juana, sa femme, ne lui survécut que de deux années. Cette princesse, pleine de courage et de vertus, fut sincèrement regrettée. Elle était si bienfaisante, qu'on l'avait surnommée la mère des pauvres.

La plupart des historiens placent aussi en 1379 la mort du roi de Grenade, peu de mois après celle de don Enrique de Trastamare (*). Moham-

(*) Ce n'est, je l'avoue, qu'avec une extrême méfiance que je place ici la mort de Mohammed-ben-Yusef. Conde le fait vivre jusqu'en 1392, et il le supprime en entier le règne de Mohammed-abu'l-Hagen. Il fait de Yusef-abd-Allah le fils et le successeur immédiat de Mohammed Lagus. Cependant presque tous les auteurs font régner un autre prince entre ces deux souverains. Mar-mol, Bleda, Mariana, Ferreras inscrivent au nombre des rois de Grenade Mohammed-abu'l-Hagen, et lui donnent pour successeur son fils Yusef-abd-Allah.

Parmi les pièces justificatives qui accompagnent la chronique de don Enrique III, on trouve une lettre adressée par Yusef-abd-Allah au conseil de la ville de Murcie sous la date du 10 saphar 793 (17 janvier 1391). Dans cet écrit, où il annonce son avènement au trône et la mort de son père, Yusef s'intitule fils d'Abd-Allah abu'l-Haxexe. C'est le nom d'Abu'l-Hagen que le traducteur aura modifié à sa manière, et ce document trancherait inévitablement la question, si on ne pouvait pas le suspecter

med-ben-Yusef, surnommé Lagus, eut pour successeur Mohammed-Abu'l-Hagen, auquel on donna le surnom de Guadix, parce qu'il habitait souvent cette ville, et qu'il s'appliqua à l'embellir.

RÈGNE DE DON JUAN I^{er} DE CASTILLE. —

GUERRE AVEC LE PORTUGAL. — MORT DE LA REINE LEONOR. — DON JUAN ÉPOUSE LA FILLE DU ROI DE PORTUGAL. — MORT DU ROI FERDINAND DE PORTUGAL. — DON JUAN RÉCLAME LA COURONNE AU NOM DE SA FEMME. — LE MAÎTRE D'AVIS EST PROCLAMÉ ROI DE PORTUGAL. — BATAILLE D'ALJUBARROTA. — NOUVELLE TENTATIVE DU DUC DE LANCASTRE. — FIANÇAILLES DE DON ENRIQUE ET DE DOÑA CATALINA. — TRÊVE ENTRE LA CASTILLE ET LE PORTUGAL. — MORT DE DON JUAN.

Quand don Juan eut rendu les derniers honneurs à son père, il se fit couronner à Burgos, avec sa femme, doña Leonor, fille du roi d'Aragon. Il n'avait alors que vingt et un ans et trois mois. Son âge et son caractère promettaient à la Castille un règne long et heureux. Le jeune roi était doux, affable. Il ne jugeait pas légèrement, et prêtait volontiers l'oreille aux conseils. Quand un avis sage lui était donné, il n'hésitait pas à l'adopter, de quelque part qu'il vint. Il était d'une petite taille, cependant il avait l'air majestueux. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de resser-

rer les liens de la monarchie, et de ne pas être apocryphe ou altéré. Cependant j'en ose regarder la difficulté comme décidée. Mais comme Conde n'indique en aucune manière la raison qui lui fait supprimer le règne de Mohammed Abu'l-Hagen, je suivrai l'opinion la plus généralement admise. Au reste, je dois dire que je prends seul cette détermination : car M. Guérout, qui devait m'aider de ses lumières et de son talent et dont la collaboration m'eût été si nécessaire dans ces questions difficiles, a été promu à des fonctions importantes qui l'ont forcé de quitter la France. Les premières feuilles de ce volume étaient déjà imprimées lorsqu'il est parti; mais il n'avait pas encore mis la main au travail que nous devons faire en commun; il n'est donc pas juste que je laisse peser sur lui la responsabilité des erreurs que j'ai pu commettre. J. L.

l'alliance entre la Castille et la France, et d'envoyer une flotte pour aider le roi Charles V dans la guerre qu'il faisait au duc de Bretagne, Jean de Montfort, allié des Anglais.

Les heureuses espérances que le commencement de ce règne faisait concevoir furent encore augmentées par l'accouchement de la reine doña Leonor. Le 4 octobre 1379, elle mit au jour un fils auquel on donna le nom de don Enrique. Cet enfant avait à peine quelques mois, lorsque le roi de Portugal, don Ferdinand, le fit demander en mariage pour doña Beatriz, son héritière présomptive.

En 1376, lorsqu'elle n'avait que trois ans, elle avait déjà été fiancée à don Fadrique, duc de Benavente, fils naturel de don Enrique de Trastamare. Don Ferdinand n'avait pas de fils; il craignait qu'après sa mort ses frères ne dépouillassent sa fille du trône. Il avait donc pensé raffermir la couronne sur la tête de cette princesse, en l'unissant à celui qui devait être un jour roi de Castille; il espérait que ce souverain saurait faire respecter les droits de son épouse. Don Juan accueillit avec empressement une alliance qui pouvait réunir un jour dans la même main la Castille et le Portugal. On convint des conditions du mariage, et les cortès de Castille furent réunies à Soria pour donner leur sanction aux arrangements qui avaient été convenus. Ces fiançailles, qui semblaient devoir être un gage de paix entre les deux États, devinrent une cause de guerre. Le Portugal servait de refuge à tous les mécontents de la Castille. Cet asile leur manquait, si les deux royaumes étaient réunis. De leur côté, les Portugais ne pouvaient, sans que leur orgueil se révoltât, songer à cette union qui devait un jour faire passer leur pays sous la domination d'un prince castillan. Les Anglais voyaient aussi, avec inquiétude, la Castille recevoir un semblable accroissement de puissance. Telle qu'elle était, elle leur paraissait déjà un ennemi assez redoutable; et l'année précédente, la flotte castillane, réunie à celle de France, avait ravagé les côtes d'An-

gleterre et porté la terreur jusque sur les rives de la Tamise. Ils ne pouvaient donc souffrir que la Castille et le Portugal obéissent au même souverain. D'ailleurs, le duc de Lancastre n'avait pas abandonné ses prétentions à la couronne de Castille, et tout ce qui tendait à augmenter la force de cet État devenait un obstacle de plus à ce que la fille de don Pedro le Cruel pût reconquérir la couronne. Enfin le roi de Portugal était d'un caractère inconstant; il fut facile de le déterminer à rompre une alliance que lui-même avait sollicitée, et de l'engager à entreprendre la guerre contre la Castille. Il fit donc ses préparatifs en grand secret; mais don Juan ne se laissa pas surprendre, et pendant que les Portugais armaient une flotte à l'embouchure du Tage, les Castillans en préparaient une à Séville. Les forces des deux nations ne tardèrent pas à se rencontrer. Seize galères castillanes attaquèrent celles de Portugal, qui, bien qu'au nombre de vingt et une, furent complètement battues, et restèrent toutes au pouvoir des vainqueurs. Beaucoup de seigneurs de distinction qui étaient embarqués sur cette flotte, et notamment don Alphonse Tellez, comte de Barcelos, qui la commandait, furent faits prisonniers. Néanmoins, les Castillans ne tirèrent pas de cette victoire tous les avantages qu'elle pouvait leur assurer. Ils perdirent leur temps à conduire à Séville les bâtiments qu'ils avaient pris, et laissèrent ainsi aux Portugais le temps de se remettre de la terreur que cette bataille leur avait inspirée. La flotte anglaise, qui apportait des secours, put entrer librement dans le port de Lisbonne, et y débarquer des troupes commandées par le frère du duc de Lancastre, Edmond de Langley, comte de Cambridge. Ce seigneur avait amené avec lui son fils, âgé seulement de six ans. On convint que cet enfant épouserait l'infante Beatriz, celle qui avait été fiancée déjà à l'infant de Castille, don Enrique. Pour que cette cérémonie eût plus de solennité, on dressa un lit magnifique, dans lequel on fit coucher l'infante et

le jeune Édouard, fils du comte de Cambridge, en présence des prélats et des seigneurs de la cour. Au reste, cette formalité indécente et ridicule ne rendit pas les fiançailles plus stables que celles qui les avaient précédées. La guerre ne dura qu'une année: Les auxiliaires anglais pillaient et dévastaient le pays où ils passaient. Ils causaient plus de mal au Portugal qu'à la Castille, en sorte qu'on fut bientôt fatigué de leur alliance. Le roi don Ferdinand fit donc secrètement proposer la paix à don Juan. Le projet de mariage entre l'infante de Portugal et l'héritier présomptif de la couronne de Castille avait été le motif de la guerre. On avait craint de voir réunir sous le même prince la Castille et le Portugal. Mais le 28 novembre 1380, un second fils était né au roi de Castille. On lui avait donné le nom de Ferdinand. On convint que ce serait lui qui épouserait doña Beatriz. De cette manière, la réunion des deux États ne devait plus avoir lieu, et le motif qui avait provoqué la guerre n'existait plus. Le roi don Juan, en considération de la paix, s'engagea à mettre en liberté tous les prisonniers qu'on avait faits sur la flotte portugaise, et à restituer les bâtiments qu'on avait pris. Il s'engagea aussi à fournir des vaisseaux pour reporter les troupes anglaises dans leur pays. Quoique cette paix eût été conclue sans l'assentiment du comte de Cambridge, il fallut bien qu'il la subît; et le roi de Portugal, voulant mettre un terme aux désordres que les Anglais commettaient dans le pays, leur envoya l'ordre de se tenir prêts à partir aussitôt que la flotte de Castille serait arrivée. Ils quittèrent en effet le Portugal vers la fin du mois d'août 1382.

La joie que cette paix fit éprouver en Castille fut bientôt troublée par une perte douloureuse. La reine Leonor mourut en mettant au monde une fille, qui ne lui survécut que de peu d'instants. Le roi de Portugal pensa que cette mort lui donnait la facilité de réaliser immédiatement une alliance qui assurerait le trône à sa fille bien mieux que celles qu'il avait projetées

jusqu'à ce jour. Elle avait été fiancée successivement à don Fadrique, duc de Benavente, fils naturel du roi don Enrique de Trastamare; ensuite à l'enfant don Enrique; puis au jeune Édouard, fils du comte de Cambridge; enfin à don Ferdinand; mais il fallait attendre de longues années pour effectuer ce dernier mariage, tandis que doña Beatriz pouvait épouser immédiatement le roi de Castille, qui maintenant se trouvait veuf. Les noces eurent donc lieu à Yelves, au mois de mai de l'année 1383, et il fut convenu que l'infante Beatriz, qui avait dix ans, serait reconnue héritière de Portugal; mais que jusqu'à ce qu'un enfant fût né de son union avec le roi de Castille, la reine mère, doña Leonor Tellez de Menezes, si elle survivait à son mari, conserverait le gouvernement du Portugal. Il y avait à peu près quatre mois que le mariage avait été célébré, quand le roi de Portugal, don Ferdinand, mourut le 22 octobre 1383. Doña Beatriz fut proclamée reine à Lisbonne; mais cette proclamation fut mal accueillie par les Portugais, qui ne pouvaient supporter la pensée d'être soumis à une administration étrangère. Le maître de l'ordre d'Avis, don Juan, fils naturel du roi don Pedro et de doña Thereza, ne tarda pas à susciter des troubles. Il fut nommé protecteur de la nation et régent du royaume. Don Juan étant entré en armes dans le Portugal, pour y faire respecter les droits de doña Beatriz, les Portugais qui formaient le parti du maître d'Avis prétendirent qu'aux termes des conventions, il ne pouvait entrer dans leur pays accompagné de troupes étrangères; que c'était une violation flagrante des traités, par laquelle ils étaient dégagés de toute obéissance à son égard; que, par conséquent, ils étaient libres de se choisir un souverain. Beaucoup de villes, et notamment Coimbre, Porto, Lisbonne, refusèrent d'ouvrir leurs portes à don Juan. Celui-ci pensa que s'il parvenait à s'emparer de la capitale du royaume, les autres villes ne tarderaient pas à se soumettre. Il commença

donc le siège de cette ville, qui, à cette époque, était déjà désolée par des maladies épidémiques. Elle fut étroitement serrée par terre et par mer, et la famine, qui ne tarda pas à s'y faire sentir, augmenta les progrès de l'épidémie. Mais le maître d'Avis, qui était à Lisbonne, n'en persista pas moins à se défendre. Bientôt les maladies gagnèrent le camp des assiégeants; il mourut dans leur armée un grand nombre de seigneurs. Leurs meilleurs soldats furent victimes de ce fléau. Enfin le roi de Castille fut obligé de lever le siège et de se retirer. Le maître d'Avis se mit alors à attaquer à son tour les villes qui avaient embrassé le parti du roi de Castille. Les cortès de Portugal se réunirent à Coimbre. On soutint dans cette assemblée que doña Beatriz n'était pas fille légitime du roi, puisque sa mère, doña Leonor Tellez de Menezes, était déjà mariée à don Joan Lorenzo Vasquez de Acunha, lorsqu'elle passa entre les bras de don Ferdinand; que, de leur côté, les infants don Juan et don Dioniz, fils d'Inès de Castro, n'avaient pas plus de droits, puisqu'il n'était aucunement prouvé que leur mère eût été mariée au roi don Pedro; que dès lors les Portugais pouvaient choisir librement leur souverain. Le plus grand nombre des suffrages se porta sur le maître d'Avis, qui fut proclamé roi. Ce prince fit aussitôt battre monnaie à son nom, et se prépara à soutenir courageusement la lutte. De son côté, don Juan de Castille entra en Portugal à la tête de ses troupes. Les deux armées se rencontrèrent, le 14 août 1385, près du village d'Aljubarrota. Les Portugais étaient beaucoup moins nombreux; mais ils occupaient une position avantageuse. Les officiers castillans, les plus expérimentés n'étaient pas d'avis qu'on les y attaquât. Ils voulaient au moins qu'on laissât reposer l'armée castillane, qui était épuisée par une longue marche; mais les plus jeunes répétaient qu'il y aurait du déshonneur à rencontrer l'ennemi sans lui livrer bataille. Leur avis prévalut, et la victoire ne tarda pas à se déclarer pour le maître

d'Avis. Les Castillans furent mis en fuite, et périrent plus de 10,000 hommes dans cette déroute, tandis qu'il ne resta pas plus de 1,000 Portugais sur le champ de bataille. Le roi de Castille, qui était malade, et qui se faisait porter dans une litière, fut obligé, pour échapper à l'ennemi, de monter à cheval et de courir toute la nuit. Il ne s'arrêta qu'à Santarem, ville éloignée de plus de onze lieues de l'endroit où la bataille avait été livrée. Le lendemain il prit une barque, et descendit le Tage pour rejoindre sa flotte, qui se tenait devant Lisbonne. Dès qu'il y fut arrivé, il mit à la voile et se rendit à Séville. Il éprouva tant de douleur de cette défaite, qu'il prit des vêtements de deuil, et qu'il conserva ce costume pendant plusieurs années. Les Portugais, au contraire, célébrèrent pendant longtemps l'anniversaire de la journée d'Aljubarrota. En ce jour, le prédicateur, du haut de la chaire, préconisait la valeur et les prouesses de sa nation; tandis qu'il livrait au rire et aux sarcasmes de l'assemblée la honte et la timidité des Castillans.

Cette victoire affermit sur la tête du maître d'Avis la couronne de Portugal. Néanmoins, il eut encore recours aux Anglais, et sollicita l'appui du duc de Lancastre. Celui-ci saisit avec empressement l'occasion qui se présentait. Il débarqua en Galice à la fin de juillet 1386, à la tête de 1,500 hommes d'armes et de 1,500 archers; il s'empara de plusieurs villes, et notamment de celle de Saint-Jacques, et se fit proclamer roi. Le duc de Lancastre, pour rendre plus durable l'alliance entre lui et le nouveau roi de Portugal, promit de lui donner pour épouse Philippe, sa fille aînée, qu'il avait eue de sa première femme; et l'on convint que ce mariage serait célébré aussitôt que don Juan serait relevé par le pape du vœu de chasteté qu'il avait fait comme maître de l'ordre d'Avis. Le duc de Lancastre et le nouveau roi de Portugal se partagèrent aussi d'avance les États du roi de Castille; mais, dit Mariana, c'était partager le gibier

avant de partir pour la chasse. Le roi de Castille n'était pas disposé à laisser la partie sans se défendre. Il avait fait demander des secours au roi de France, qui avait promis de lui envoyer 2,000 lances sous le commandement de Louis de Bourbon, et qui lui avait donné 100,000 florins pour faire face aux premières dépenses de cet armement. En attendant l'arrivée du secours qui lui était annoncé, le roi de Castille donna l'ordre de renfermer toutes les récoltes dans les places fortes, de mettre tous les bestiaux à l'abri d'un coup de main, et de détruire par le feu tout ce qu'on ne pourrait pas renfermer, afin que les ennemis ne trouvassent nulle part ni vivres ni fourrage. Les Anglais surtout eurent à souffrir de ce genre de guerre, et l'année ne s'était pas encore écoulée, qu'ils avaient perdu, par la famine et par les maladies, le tiers de leur monde. Les villes attaquées par les confédérés se défendirent avec courage; en sorte qu'ils ne purent rien faire d'utile. Le duc de Lancastre envoya un roi d'armes pour défier le roi de Castille ou pour le sommer d'abandonner le royaume. Il fit établir par des juristes les prétendus droits de dona Costanza sa femme. Le roi de Castille adressa des ambassadeurs au duc de Lancastre pour réfuter les prétentions de dona Costanza. Tout cela était pour le public : en secret il lui fit proposer un arrangement qui confondrait tous les droits : c'était de marier dona Catalina, fille aînée qu'il avait eue de dona Costanza, avec l'infant don Enrique, héritier présomptif de la couronne de Castille. Le duc ne repoussa pas cette proposition; mais sa réponse ostensible fut qu'il ne déposerait les armes que lorsqu'il aurait chassé du trône le fils de don Enrique de Trastamare. Il vint en effet, avec le roi de Portugal, faire le siège de Benavente; mais la place repoussa toutes les attaques, et les assaillants manquant de vivres furent bientôt obligés de se retirer en Portugal. C'est sur ces entrefaites qu'arriva le secours des 2,000 lances françaises, commandées par le duc de

Bourbon; mais il n'était déjà plus nécessaire; on congédia ce corps après lui avoir payé la solde qui lui était due. De son côté, le duc de Lancastre, qui n'espérait plus faire prévaloir ses prétentions par la force des armes, ne tarda pas à accepter les offres qui lui avaient été faites de la part du roi de Castille. Il proposa d'ouvrir des conférences à Bayonne; où l'on conviendrait des conditions du mariage, et il quitta le Portugal avec le peu de troupes qui lui restaient.

Les articles du traité, entre le duc de Lancastre et le roi de Castille, furent arrêtés à Bayonne de la manière suivante: on convint que l'infant don Enrique épouserait doña Catalina, fille de doña Costanza et petite-fille de don Pedro le Cruel; qu'on assignerait pour douaire à la fiancée, Soria, Almazan, Atienza, Deza et Molina; que l'on payerait, en différents termes, 600,000 florins au duc de Lancastre, et qu'on assurerait à doña Costanza une rente viagère de 40,000 florins.

Les cortès réunies à Briviesca, en 1388, ratifièrent ces conditions. Elles ajoutèrent seulement qu'à l'avenir l'héritier présomptif de la couronne prendrait le titre de prince des Asturies, comme le fils aîné du roi d'Angleterre prenait le titre de prince de Galles, comme le fils aîné du roi de France recevait, depuis 1349, le titre de dauphin, de même enfin que, depuis 1352, on commençait à désigner le fils aîné du roi d'Aragon sous le titre de duc de Girone.

Les fiançailles furent célébrées la même année, avec beaucoup de pompe, dans la cathédrale de Palencia. Don Enrique n'avait encore que neuf ans; sa fiancée était plus âgée de dix années.

La Castille et le Portugal avaient également besoin de repos. En 1389, un arrangement intervint donc entre les deux Etats; on se rendit, de part et d'autre, les villes qu'on s'était enlevées, et l'on convint d'une trêve de six années.

En paix avec tous ses voisins, don

Juan de Castille réunit les cortès à Guadalajara, pour s'entendre avec cette assemblée sur les améliorations à apporter dans l'administration du royaume, et pour délivrer le peuple des charges que la guerre lui avait imposées. Dans cette assemblée, il accorda une amnistie à tous ceux qui avaient embrassé le parti de Jean de Lancastre ou du maître d'Avis. Il ne fit qu'une seule exception: Alphonse, comte de Gijon, fils naturel d'Enrique de Trastamare, avait, du vivant même de son père, donné des preuves de son caractère inquiet et turbulent. Depuis l'avènement de don Juan, il avait, par ses révoltes, troublé plusieurs fois la tranquillité du pays. Son frère lui avait toujours accordé un généreux pardon; mais, cette fois, il ne croyait pas pouvoir lui rendre la liberté sans danger pour l'Etat.

La modération et la clémence de ce prince, les sages mesures adoptées par les cortès de Guadalajara, promettaient à la Castille des années moins agitées et plus heureuses, lorsqu'un événement imprévu vint détruire toutes ces espérances. Quelques familles chrétiennes vivaient depuis très-longtemps dans le royaume de Maroc; suivant quelques auteurs, elles y étaient fixées depuis la perte de l'Espagne; suivant d'autres, elles provenaient de ces Mozarabes qu'Aly-ben-Yousouf avait fait déporter en Afrique après l'expédition qu'Alphonse le Batailleur avait faite au cœur de l'Andalousie (*). Don Juan avait demandé, pour ces chrétiens, la liberté de venir se fixer

(*) La qualité de Goths qui leur est donnée par une lettre que le roi de Maroc écrivait à don Juan, ne contredit aucune de ces explications; car des familles gothiques peuvent avoir subsisté longtemps en Andalousie, et avoir été transportées plus tard en Afrique. Ce nom de Goths ne précise donc en aucune manière l'époque de leur translation dans ce pays. Voici au reste le passage de cette lettre: « Ya te envío lo que pedias e a los de tu ley de grand linage, e tienes los. Estos son los cincuenta christianos farfanes, Godos de los antiguos de tu regno, etc. »